

Emmanuel Béguinot

"Always Again"

EXHIBITION

September 3rd - October 3rd, 2026

What binds us to filth is hunger.
The body's greed, opening and contracting on the occasion with the first games.
A rictus only idiots and animals come to tear off with full teeth.
The same way one tears a child's wisdom.
Filth is a mode of existence that inverts the formula: shit = money.
An irreverent alchemy.
Whoever would sell you a pre-established recipe for defilement, or a dazzling
dramaturgy, has "mithridatized" themselves against pure danger, as the Momo*
used to say.
When it becomes a theater of seduction, filth sees its stage circumscribed,
meticulously cleaned after every act by foreign hands.

For the noisy pleasure of spectacle, we stain the walls and our past.
Smirking, we overturn everything that can be overturned—the top and the bottom,
the beautiful and the vulgar, the back and the front, the empty and the full...
We reclaim materials, cram them so as to leave to time, to accident, the task of
contaminating them in return. Nothing, ostensibly, resists.
Everything ebbs, swells and grimaces.

But when it shouts too loud with the mouth, the being eventually falls silent.
It is the hallmark of ritual to be within everyone's reach, yet remain ungraspable, to
require a rhythm, a commitment of all senses, a humble and orgiastic faith.

So place yourself preferably in a discreet corner, fists closed in a kind of combat
stance, listening to the swarming that haunts the room. There, if you follow the
vanishing lines of the silhouettes offering themselves to every contortion, you will
be able to clench your jaw and squat, legs slightly spread apart. Your eardrum taut
like a drum, a fetid little music might pierce through it.
The oozing of a promise whose sulfurous tongue lurks in the memory of your
muscles, in the souvenir of what once came to renew your complicity with this
remnant of earth.

Cy Lecerf Maulpoix

*Antonin Artaud, *Oeuvres complètes*, Gallimard, 2004.

For his first solo exhibition at Galerie Derouillon, Emmanuel Béguinot presents a body of portraits that confronts us with an anxious intimacy, with violence and troubled passions usually kept in the shadows of appearances. The title of the exhibition, “Always Again”, operates as a mantra: an adverbial stammer endlessly repeating the cathartic act of drawing. Through line, Béguinot gathers fragmented thoughts and gives shape to the immediacy of sensation.

Béguinot’s figures are creatures of accident. Built from an accumulation of flaws, excesses and ruptures, some appear to spill beyond the frame (*Mie temps*), confront us with a gesture, or seem to be pulled out of the picture altogether (*Washday*). His treatment of materials similarly embraces contingency. The papers—sometimes found, sometimes already bearing traces of other drawings—are stained, rubbed and torn. The frames are assembled from architectural materials such as plaster, foam and MDF, or from elements of the domestic interior—mirror, leather, wood—while their structures and hooks remain exposed.

Yet there is nothing systematic about this disorder. The rhythm established by the framed works is repeatedly interrupted by drawings presented on loose sheets, and by sketched masks that confront the viewer with an even more immediate presence. The urgency of the line remains palpable and uncompromising, animated by these flayed, exposed states of mind. Paint, too, enters the compositions, excavating depths within the paper. Moving between oil and bitumen paint, Béguinot intensifies the physical presence of his figures, as in *Dis Pater*, the most mysterious—and perhaps the most hieratic—silhouette in the series, drawing us into the inner passions of a strange, extended family.

Drawing on Thomas Bernhard (*Konrad!*), Nosferatu (“*I am an appetite*”), and Facemaxxing videos (*Sitz! / I put my face on*), Béguinot’s works locate their beauty precisely in this tension: “in the laughter they can provoke, which they embrace through figures returned from madness, as much as in the degradation they expose without grandiloquence, with a deliberately claimed sense of the trivial.” The frames are turned inside out, as is good taste itself—the bourgeois order of the family portrait, posed within the carefully arranged interior. The figures’ deformities emerge from somewhere deep within them. A sealed-off domesticity, no longer knowing what to do with its own propriety, opens onto windows looking out onto teeming, unruly worlds.

Marion Coindeau

Emmanuel Béguinot
***Satyr*, 2026**
Huile, fusain, scotch sur papier
Oil, charcoal, and tape on paper
71 x 51 cm
28 x 20 1/8 inches



Emmanuel Béguinot

"Always Again"

EXPOSITION

3 septembre - 3 octobre, 2026

Ce qui nous lie au sale, c'est la faim.

L'avidité du corps qui s'ouvre et se contracte lors des premiers jeux.
Un rictus que seuls les idiots et les animaux viennent arracher à pleines dents.
Comme on arrache une sagesse d'enfant.

Le sale est un mode d'existence qui inverse la formule : merde = argent.
Une alchimie insoumise.

Quiconque vous vendrait une recette de souillure pré-établie ou une dramaturgie
éclatante s'est "mithridatisé" contre le danger pur, comme disait le Momo*.
Lorsqu'il devient un théâtre de séduction, le sale voit sa scène circonscrite,
nettoyée minutieusement après chaque acte par des mains étrangères.

Pour le plaisir bruyant du spectacle, on tache les murs et notre passé.
Goguenarde, on retourne tout ce qui peut-être retourné, le haut et le bas, le beau
et le vulgaire, l'envers et l'endroit, le vide et le plein...
On récupère les matières, on les entasse afin de laisser au temps, aux accidents,
la charge de les contaminer en retour. Rien ne résiste en apparence.
Tout reflue, gonfle et grimace.

Mais quand ça gueule trop avec la bouche, l'être finit par se taire.
C'est le propre du rituel, d'être à la portée de tous et de rester insaisissable, de
requérir un rythme, un engagement de tous les sens, une foi humble et orgiaque.

Alors placez-vous plutôt dans un recoin discret, les poings refermés en une
manière de combat, à l'écoute des grouillances qui hantent la pièce. Là, si vous
suivez les lignes de fuite des silhouettes qui s'offrent à toutes les contorsions,
vous pourrez serrer les mâchoires et squatter, les jambes légèrement écartées. Le
tympan tendu comme un tambour, il percera peut-être une petite musique fétide.
Le suintement d'une promesse dont la langue sulfureuse est tapie dans la
mémoire de vos muscles, dans le souvenir de ce qui venait renouveler votre
complicité avec ce reste de terre.

Cy Lecerf Maulpoix

*Antonin Artaud, *Oeuvres complètes*, Gallimard, 2004.

Pour sa première exposition personnelle à la Galerie Derouillon, les portraits d'Emmanuel Béguinot nous confrontent à un intime anxieux, à la violence et aux passions troubles qui sont d'habitude repoussées dans l'ombre des apparences. Le titre de l'exposition "Always Again" agit comme un mantra, un bégaiement adverbial qui répète à l'infini le geste cathartique du dessin. Le trait lui permet de rassembler des pensées décousues et de donner forme à une immédiateté de la sensation.

Car les personnages de Béguinot sont des êtres d'accidents. Accumulation de défauts, d'excès ou de débordement, certains semblent sortir du cadre (*Mie temps*), nous défier d'un geste ou être aspirés hors champ (*Washday*). Son usage des matériaux joue également de ces contingences : les papiers, parfois trouvés et déjà dessinés, sont tachés, frottés, déchirés; les cadres sont faits d'éléments architecturaux (plâtre, mousse, MDF) ou d'intérieur (miroir, cuir, bois) et exhibent leurs structures et crochets.

Mais rien n'est systématique. Le rythme des cadres est interrompu dans l'accrochage par des dessins sur feuille libre, des masques esquissés qui nous confrontent plus directement encore. L'urgence du trait est encore palpitante, frontale, pour ces esprits écorchés. La peinture s'immisce aussi dans ces compositions en creusant des profondeurs dans le papier. Entre huile et peinture au bitume, Béguinot appuie la matérialité de ses figures, comme la silhouette de *Dis Pater*, la plus mystérieuse — et sans doute la plus hiératique — de la série qui nous plonge dans les passions intérieures d'une étrange famille élargie.

Empruntant à Thomas Bernhard (*Konrad!*), Nosferatu ("*I am an appetite*"), ou aux vidéos de Facemaxxing (*Sitz!/ I put my face on*) les oeuvres de Béguinot revendiquent que leur beauté réside ici : "dans le rire qu'elles peuvent provoquer, qu'elles assument sous les traits de figures revenues de la folie, autant que dans la déchéance qu'elles exposent sans grandiloquence, avec une trivialité revendiquée". On retourne les cadres comme on retourne le bon goût, l'ordre bourgeois d'un portrait de famille pour lequel on pose dans un intérieur rangé. La difformité des personnages affleure du plus profond d'eux-mêmes : la domesticité calfeutrée, qui ne sait plus quoi faire de sa bienséance, ouvre des fenêtres sur des mondes grouillants.

Marion Coindeau

Emmanuel Béguinot
Satyr, 2026
Huile, fusain, scotch sur papier
Oil, charcoal, and tape on paper
71 x 51 cm
28 x 20 1/8 inches

